Vie intime
de
F. Chevremont, le
bibliographe de Marat.

Dédiée

à tous ceux qui l'ont honoré de leur estime,
ou de leur amitié.

Le cœur a toujours été mon guide.
l'intérêt jamais.

Tréport, 3 mars 1902.

« .... Il est difficile, dans la lecture d'un discours dont on n'est point l'auteur, d'en donner une idée exacte. Il est des pensées qui perdent de leur force lorsqu'elles ne sont point exprimées par celui qui les émet. La façon de lire le travail d'autrui est souvent une des causes qui aident à le trouver mal fait. »

(Arthur de Brézetz.)

Extrait de mon Carnet, recueil de réflexions et d'observations

F. Chevrenaux

La Notice qui va suivre sera la clef de certaines de mes observations faites, le plus souvent d'après nature.

Dans la Préface de Marat, Index, il a été parlé de la jeunesse studieuse du futur bibliographe ; je vais parler aujourd'hui de sa vie intime ; c'est un hommage que j'offre à mes amis.

Quand on approche de 80 ans, c'est le moment de régler ses comptes, afin de ne point laisser à l'interprétation de chacun un ensemble discordant d'opinions qui, au lieu de présenter un portrait vrai, n'offre le plus souvent que l'invraisemblance aux proportions minuscules ou hyperboliques, selon le point de vue, ou les passions de chacun.

C'est par un hommage rendu à la mémoire de ma nourrice que j'ouvre le résumé sommaire de ma vie agitée.

Je tiens du lait de ma nourrice, jeune Mère dont j'étais le premier nourrisson, les qualités du cœur que je ne retrouve pas au même degré ni chez ma Mère, ni chez mon Père, trop absorbés par les travaux de leur industrie. Voici un exemple que je n'oublierai jamais : après deux années de bons et affectueux soins, le moment était venu de me rendre à ma famille ; cette digne femme en fut si affectée, qu'Elle offrit à ma Mère de me garder sans rétribution. Victime du choléra de 1832, Elle fut ravie à ma reconnaissance ; cette perte, bien que trop jeune alors pour en comprendre la gravité, fut mon premier malheur.

Je crois tenir de mon bon vieux Père, décédé en 1871, un caractère vif, violent même, mais sans mauvais instincts, toujours prêt à embrasser celui que ma violence aurait pu rendre victime de mon caractère.

De Mère, autoritaire, mais désintéressée, je tiens assurément d'Elle cette dernière qualité ; tous ceux qui m'ont connu ont pu en faire la preuve.

En somme, quand je m'interroge, je trouve en moi, dans l'enfance, une nature espiègle, sensible, caressante, mais difficile déjà à dompter par la rigueur, et doué d'une organisation qui ne me laissait pas indifférent aux petites discordes intestines qui, plus tard, eurent leur répercution sur mon jugement et sur mon caractère.

Je reviens à ma Mère. Dès le jour où mon Coeur eut parlé, et qu'Elle ne fut plus l'objet exclusif de mes caresses et de mon affection ; du jour où renversant ses projets d'avenir à mon égard, pour plus de liberté je refusai de continuer leur profession, de ce jour enfin tous les liens d'affection entre nous furent rompus ; nous vécûmes, à peu de chose près, toujours ainsi jusqu'à sa mort ; toutefois, ma Mère vécut assez pour voir se réaliser, contre sa volonté, l'union par le mariage d'un amour qu'Elle ne put ni entamer par son ingérence, ni rompre malgré les menaces dans mes intérêts à venir ; j'en accuse moins son Coeur que ses préjugés ; aussi, dans cette discorde qui ne s'éteignit qu'avec sa vie, n'eut-Elle pas toujours le plus beau rôle : vouloir disposer à son gré de ma conduite, c'était de sa part, rêver l'impossible, étant donné mon caractère.

Que de détails caractéristiques j'aurais à produire

pour éclairer cette vie si troublée ! mais je ne me suis promis qu'un résumé sommaire, aussi tous mes efforts tendent-ils à éviter l'amplification.

C'est donc au milieu de luttes incessantes contre le préjugé qu'a mûri et s'est développé mon caractère fait pour aimer. Ce que n'a point compris ma Mère, c'est ce que ne comprennent et ne comprendront jamais la plupart des pères et mères ayant une certaine aisance : c'est qu'à l'âge où de par la nature et la loi l'homme est émancipé, c'est sottise ou folie aux parents de vouloir encore le tenir en tutelle.

La conséquence des divergences entre ma famille propriétaire de la famille de la jeune fille que j'aimais, fut une longue et douloureuse séparation de deux jeunes cœurs qui s'étaient promis de s'aimer, quoi qu'il puisse arriver. Nous dûmes, d'abord, fuir la maison paternelle ; aussitôt un mandat d'amener fut lancé contre moi, pour détournement de mineure, par le Père de la jeune fille ; mais avant qu'il fût être mis à exécution, le défaut de ressources pour vivre caché, me força à capituler, sous la condition toutefois que je remettrais moi-même mon infortunée amante à ses parents courroucés. C'est donc en leur présence, en celle de mon Père et d'un autre témoin que je fis cette déclaration solennelle :

« Au nom de tout ce que j'ai de plus cher et de plus
» sacré au monde, au nom de l'honneur, je jure que je
» viendrai un jour vous demander la main de ma Chère

vénération pour la mémoire de celle qui l'avait précédée, vénération dans laquelle Elle se plaisait à élever ses enfants adoptifs, est peut-être unique, de l'aveu même des femmes qui lui connaissent cette vertu. En dépit de tout, je n'avais pas encore épuisé la coupe amère du malheur.

Un an après cette nouvelle union qui ramenait le calme dans le présent, et promettait la sécurité dans l'avenir, la cruelle mort m'arrachait mon cher petit Paul, victime de l'insécurité des enfants confiés aux soins d'institutions indifférents ou négligents.

Meurtri à nouveau dans mes affections, je perds peu à peu le goût et les aptitudes nécessaires au commerce, et j'aurais volontiers quitté les affaires avec très peu de ressources, quand ma chère Clarisse donna les signes d'une maternité prochaine. Je continuai donc à travailler, mais toujours hanté du vif désir de fuir le plus tôt possible à la campagne, où j'espérais trouver avec le repos, la fin à tous mes maux. Ma chère Clarisse devint Mère d'un petit garçon qui, d'après le désir de sa Mère eut nom Albert. Aujourd'hui encore, c'est pour lui et par lui que je vis heureux dans ma vieillesse ; reçois, cher enfant, cet hommage si bien mérité.

Un an s'était écoulé, nous songeâmes à faire revenir notre Albert de nourrice ; ce fut pour moi le motif de rompre avec les affaires commerciales ; nous

quittâmes Paris, pour aller vivre à la campagne dans la maison même ayant appartenu à la famille de ma chère Clarisse, et où Elle était née. Nous allions donc pouvoir nous livrer tranquillement au bonheur d'élever les deux jeunes enfants qui nous restaient; nous pouvions espérer que le calme allait renaître avec le repos et la vie champêtre. Non, l'heure n'en devait pas encore sonner. La phtisie faisant payer à ma chère Clarisse les imprudences de sa jeunesse, me la ravit après une courte maladie....

.... Jour à jamais néfaste! tu fus marqué d'un nouvel et bien pénible évènement: — quelques heures seulement après le dernier soupir de ma malheureuse Clarisse, les troupes allemandes entraient triomphalement au village, et pour premier acte des vainqueurs, marquaient chaque maison du nombre des soldats à loger; je devais en avoir vingt!

Brisé de chagrin autant que de fatigues de toutes sortes, mais résolu à ne pas laisser impuni une odieuse profanation, je pris dans l'âtre une braise éteinte, et d'une main fébrile j'écrivis sur la seule porte qui conduisait à la chambre où reposait du dernier sommeil la Mère et l'Epouse:

Respect aux morts!

et m'adressant au sergent inscripteur: — Voyez ceci; il regarda, puis répète: Respect aux morts!

Je dois à la justice, ~~autant~~ qu'à l'honneur de rappeler

que le premier soin du sergent fut d'aller informer le commandant du détachement, qui vint immédiatement; et sans descendre de cheval crayonna quelques lignes qu'il me remit en me recommandant d'en fixer le papier d'une manière apparente sur la porte d'entrée de ma maison. En conséquence de cet ordre, mon habitation fut à l'abri de la soldatesque jusqu'au lendemain de l'inhumation. Haute leçon de moralité qui ne se rencontre pas toujours chez les vainqueurs, quels qu'ils soient.

Voilà une légère esquisse de ma vie agitée. C'est pourtant au milieu de tant d'angoisses que je préparais les matériaux pour la Bibliographie de <u>Marat, l'ami du peuple</u>. C'est donc à l'école du malheur que j'ai vécu une partie de ma vie, et aussi que s'est trempé mon caractère; mes écrits en font foi. Si j'ai beaucoup lutté contre les préjugés, beaucoup souffert dans mes affections, j'ai eu aussi des jours heureux, des instants d'ivresse et de bonheur; c'est à ces êtres chéris que je les dois, et c'est leur rendre une bien faible justice que faire revivre leur mémoire et honorer leurs vertus, en les signalant à l'amour, à la reconnaissance des cœurs affectueux, sensibles, aimants.

J'aurais désiré que ce travail fut mieux soigné, mais j'ai soixante dix neuf ans, ma vue s'obscurcit, ma main tremble ..... il est temps que j'adresse un dernier baiser à la mémoire de ceux que j'ai tant aimés .... dernier, non, car tant que je vivrai ce sera pour aimer.

M. B.

Mon vœu le plus ardent, c'est de mourir dans les bras de mon fils ; puis, d'où que je sois, rejoindre au Cimetière de Lizy-S. Ourcq, Seine et Marne, la tombe où m'attend mon vieil ami Bougeart, tout auprès de Marguerite, Paul, et Clarisse, qui reposent sous cette épitaphe :

Amour et Amitié.

F. Chevremont

le bibliographe de Marat.

---

(1) Note de la page 6. — Mariée à 19 ans, l'aînée eut trois fils, puis son mari mourut à Sainte Anne, de la folie des grandeurs.

Remariée quelques années après, elle mourut, comme sa Marie, des suites de couches, après avoir donné le jour à un enfant qui ne vécut que quelques heures.